

saierei pas de me justifier ! Toutefois, vous qui m'avez si sincèrement aimée, vous devez comprendre jusqu'à quel point un amour cruellement méconnu, un dévouement réel dédaigneusement repoussé, changent le caractère d'une femme. Le cœur ulcéré, éperdue de douleur, écrasée sous une humiliation imméritée, je ne croyais plus, lorsque la fatalité vous a placé sur ma route, à la sincérité d'aucun sentiment ! Adieu, chevalier... Du fond du couvent où je vais attendre que Dieu, dans sa bonté sans bornes, daigne m'admettre à la vie éternelle, je mêlerai chaque jour votre nom à mes prières... Adieu !

L'humilité sincère de Nativa, l'expression si vraie de ses regrets et de sa douleur, causèrent une indicible émotion à l'infortuné jeune homme. Comprenant le danger qu'il y aurait pour lui à poursuivre cette conversation, il se contenta de s'incliner respectueusement et il garda le silence.

—Du courage, mon chevalier Louis, lui dit Fleur-des-Bois, qui vint s'appuyer sur son épaule avec une charmante et gracieuse familiarité, du courage !... Tu as été bon et généreux pour cette pauvre femme. Dieu te récompensera !

Fleur-des-Bois, podignant ses naïves consolations à de Morvan, était si belle, si touchante, que Nativa ne put se défendre d'un sentiment d'admiration.

—Jeanne, lui dit-elle d'une voix brisée, jamais une aussi adorable créature que toi n'a existé sur la terre !... Ta grâce l'emporte sur ma fierté, je m'humilie devant ton innocence !... Jeanne, pardonne-moi !... .

À ces paroles prononcées avec âme par l'orgueilleuse Espagnole, Fleur-des-Bois se troubla :

—Nativa, répondit-elle, tu es déjà bien malheureuse et je ne voudrais pas te faire souffrir davantage... Je ne t'en veux plus. Nativa, je te plains !

La réponse de Fleur-des-Bois affecta visiblement la fille du comte de Monterey, qui resta pendant un instant grave et recueillie ; tout à coup, paraissant prendre un parti, Nativa releva fièrement la tête, et s'adressant au beau Laurent, devenu sombre et silencieux, depuis qu'il avait vu Fleur-des-Bois prodiguer ses consolations à de Morvan :

—Laurent, lui dit-elle d'une voix nette et assurée, Dieu m'avait donné le dévouement et la générosité ; ta perversité a étouffé ces sentiments dans mon cœur et les a remplacés par l'égoïsme et la haine ! Ma perte est ton ouvrage. Laurent, je te mandis !

L'énergie pleine de conviction que Nativa mit dans ce cri parti du fond de son âme fit tressaillir le flibustier. Toutefois, surmontant bientôt cet émotion passagère :

—Je vous remercie de ce doux adieu, senorita, répondit-il en ricanant. Il termine au mieux nos tendres amours.

Le beau Laurent se dirigea vers la porte, et le visage radieux, l'air superbe, il appela ses porteurs.

—Reprenons notre promenade triomphale, dit-il à de Morvan. Les Grenadins, avides de nous contempler, attendent impatiemment notre présence !

—Merci, Laurent, lui répondit sèchement le chevalier en offrant son bras à Fleur-des-Bois, mon esprit n'est pas à la plaisanterie. Je te suivrai à pied !

—Soit, répondit le flibustier avec ironie, il est juste que tu me laisses la Gloire puisque tu gardes l'Amour... .

Laurent reprit sa marche sous le dais et les fanfares recommencèrent aussitôt avec fureur.

Le beau Laurent, lorsqu'il atteignit la place de la Cathédrale, où il avait laissé ses flibustiers, trouva toute prête à être embar-

quée la rançon de cinq cent mille piastres imposée à la ville de Grenade. Les Espagnols, désireux de se débarrasser au plus vite de la présence de leur terribles hôtes, avaient même poussé le complaisance jusqu'à leur amener des mules pour les aider à emporter leur butin.

Grâce à ce moyen facile de transport, une heure ne s'était pas écoulée que les flibustiers foulaient de nouveau le pont de leur frégate et mettaient à la voile.

Le surlendemain, le navire sorti heureusement de la rivière, reprenait la mer.

Les flibustiers, ivres de joie en songeant à l'heureuse issue de leur entreprise, aux richesses immenses qu'ils possédaient, aux débauches qui les attendaient à terre, demandèrent à Laurent, selon la promesse qu'il leur avait faite, de mettre le cap sur la Jamaïque.

Laurent, esclave de sa parole, s'empressa de céder à leur désir.

Du reste, un grand changement s'était opéré dans le hardi capitaine depuis son départ de Grenade. Tenant sans cesse table, il invitait les plus anciens des boucaniers et des flibustiers de son équipage à partager ses plaisirs.

Les vins les plus fins et les plus recherchés coulaient à flots. Les violons ne cessaient de jouer, les dés de rouler.

C'était à qui tenterait les chances du hasard pour doubler sa part de prise.

## X

De Morvan, continuellement avec Fleur-des-Bois et Alain,— en tant que le service de la manœuvre ne réclamait pas sa présence,— ne comprenait rien à la conduite de son matelot. Quoiqu'il blâmât intérieurement le beau Laurent de se laisser aller ainsi de goûts aussi vulgaires, il ne pouvait s'empêcher, toutefois, d'admirer la façon dont il tenait sa place au milieu de ses convives.

En effet, Laurent, assis sur un fauteuil élevé, tandis que ses flibustiers ne se servaient que d'escabeaux, ne permettait jamais à personne de rester devant lui la tête couverte. Le verre à la main, il savait conserver sa dignité de capitaine et ne pas compromettre son autorité : un froncement de ses sourcils suffisait pour rendre à la raison l'homme tombé dans l'ivresse.

Le troisième jour depuis que la frégate avait quitté Grenade, de Morvan, enveloppé dans son manteau, et couché sur le pont, venait de s'endormir à l'approche du jour, lorsqu'un cri de : Navire ! poussé par une vigie, il se réveilla en sursaut. Il aperçut Laurent à ses côtés.

—Quels sont les navires signalés, matelot ? lui demanda-t-il.

—Ces navires sont au nombre de deux, répondait le flibustier, en accompagnant ces paroles d'un singulier sourire. Je les connais.

—Tu me dis cela d'une drôle de façon.

—Dame ! je ne suis pas insensible à la joie. Une bonne nouvelle m'a fait plaisir.

—Ces navires sont donc des bâtiments de commerce ? une nouvelle proie ?

—Du tout ; ce sont, au contraire, des vaisseaux de guerre... Mais à quoi bon exciter davantage ta curiosité, irriter ton impatience ? Tu désires acquérir de la gloire, n'est-ce pas, matelot ? Tu rêves de belles actions, de grandes batailles ?... .

—Non, répondit de Morvan d'une voix sourde, je ne désire plus que l'oubli et le repos... .

—C'est-à-dire le néant, la mort ! Eh bien ! chevalier, ton souhait pourrait bien être exaucé ! Ces voiles que tu aperçois à l'horizon conduisent vers nous les deux plus forts vaisseaux que possèdent nos ennemis dans

les mers des Indes : l'un est monté par l'amiral, l'autre par le vice-amiral des galions du roi d'Espagne ; chacun de ces vaisseaux porte soixante pièces de canons et quinze cents hommes d'équipage.

—Et tu comptes leur résister ? demanda de Morvan sans montrer aucune émotion.

—Si je compte leur résister, répéta Laurent d'une voix railleuse. Ah ça ! me crois-tu donc tellement avili par l'amour, que je n'aie rien gardé de l'ancien capitaine Laurent ! Fleur-des-Bois me plaît ! Mais je lui préfère la bataille ! Sois assuré, matelot, que plutôt que de me rendre, je me ferai sauter ! Tout à l'heure, nous reprendrons ce sujet de conversation. A présent, occupons-nous de nos devoirs !

Laurent, embouchant son porte-voix, ordonna aussitôt le branle-bas de combat.

Grâce à l'expérience, à l'intrépidité et au sang-sroid de son équipage d'élite, Laurent avait établi à bord de sa frégate une discipline qui l'emportait, certes, de beaucoup sur celle des bâtiments du roi.

Aussi, quoique la présence de l'ennemi se manifestât seulement par deux points gris à peine visibles à l'horizon, et qu'aucun danger immédiat ne menaçât les flibustiers, le branle-bas de combat fut exécuté avec un entrain, une verve, une célérité remarquables.

En quelques minutes, le hastillage s'embrasa de saes destinés à amortir la mitraille : les coffres d'armes furent ouverts, les fanaux sourds éclairèrent de leurs lugubres rayons les soutes aux poutres ; les non-combattants,—c'est-à-dire les deux cuisiniers, les musiciens, les préposés aux vivres, etc.,—s'échelonnèrent pour approvisionner le tillac de munitions et recevoir les blessés. Les panneaux se fermèrent ; les garde-feux, remplis de gargousses, arrivèrent à leurs pièces ; les écouvillons et les refouloirs se rangèrent aux pieds des servants, les baïlles de combat s'emplirent d'eau, les boute-feux fumèrent ; enfin, spectacle toujours désagréable à l'œil du marin qui sait braver la mort, mais ne peut supporter la pensée de se voir réduit à une inaction forcée, le chirurgien découvrit sa trousse d'instruments d'acier poli, ses scies tranchantes et pointues, destinées aux emputations, etc., etc. Ces préparatifs terminés, Laurent fit orienter les voiles de façon à prendre chasse devant l'ennemi.

Cette manœuvre souleva quelques murmures, ou plutôt donna lieu à certains commentaires parmi les flibustiers.

—Amis, leur dit Laurent avec une affabilité et une douceur qu'il n'employait guère qu'à l'approche du combat, modérez votre impatience, et surtout gardez-vous bien de vous former une opinion sur les ordres que je donne... Vous êtes certes tous de hardis et rudes compagnons ; plusieurs d'entre vous ont déjà commandé des navires ; mais croyez-moi, toute votre expérience réunie en un seul homme n'atteindrait pas à la hauteur de mon génie. Une bonne fois pour toutes, n'oubliez pas que je ne me trompe jamais... Vous désirez la bataille, rassurez-vous ; je vous promets un combat grandiose et sanglant, comme de mémoire d'homme la flibuste n'en a encore livré.

Cette apostrophe fit cesser toutes les réflexions. Les paroles superbes dans la bouche de Laurent ne ressemblaient jamais à des fanfaronades. Après deux heures de chasse, il devint de toute évidence pour les aventuriers que l'un des vaisseaux espagnols l'emportait de beaucoup par la supériorité de sa marche sur leur frégate : il la gagnait main sur main.

Quant au second navire ennemi, incapable de suivre son compagnon, chaque instant agrandissait la distance qui le séparait de son matelot.

Vers les dix heures du matin,—la chasse